

La légèreté

EMMANUELLE RICHARD

La légèreté

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978.2.8236.0298.2

© Éditions de l'Olivier, 2014.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Tu n'es aimé que lorsque tu peux te montrer faible
sans provoquer une réaction de force.*

Theodor W. Adorno

*et moi toujours je voulais que tout le monde
m'aime j'avais un tel besoin d'amour qu'il aurait
fallu tout l'amour de la terre et ça faisait encore
pas beaucoup pour que je me sente enfin à l'aise.*

Mendelson, 1983 (Barbara)

Alors donc, au départ, il y a ça : la maison blanche simple et bourgeoise prêtée ou soldée, peu importe, et puis le reste, le fond : Antoine s'est jeté du pont de Normandie et elle ne sera jamais légère malgré ses quatorze ans et les champs de coquelicots rouges qui éclatent dans sa tête et l'écrasement du ciel délaissé,

les vagues violentes des champs d'herbes sèches qui ondulent subitement,

l'odeur de boucherie de ce mois de juillet vibrant.

Jamais légère elle ne sera parce que rien n'est sublime. Elle le sait. L'a toujours su. N'attend rien sans pouvoir s'empêcher d'attendre tout, au fond.

À part ça, quoi d'autre ? Cette photo qu'elle traîne, un peu froissée, en noir et blanc, qu'elle a découpée dans le portfolio de Reporters sans frontières de l'année 2005. Elle l'avait acheté parce que la photo de couverture lui plaisait. Elle ne sait pas que la petite fille de la photo s'appelle Sonia. Ni qu'elle est la vraie sœur du petit garçon à la nuque. Elle sait juste que le petit garçon à la nuque blanchie de poils blonds porte le nom de Sacha. Cette photo, qu'elle aime tant et emporte partout, est cadrée sur le haut du dos du petit garçon. Ce qui lui fait penser au dos de son petit frère. Le dos de son frère le matin des mois d'été, dénudé

LA LÉGÈRETÉ

jusqu'à la taille sous les rais de lumière vive, haché par les stores électriques et insoutenable de douceur, ressemble à de la soie jonchée de paillettes d'or.

Cinq centimètres. J'ai reposé le mètre et je me suis assise sur mon lit, les genoux dans les bras. Cinq centimètres. J'ai été prise d'une irrépressible envie de mourir et j'ai fermé les yeux. J'ai pensé à toutes ces vies possibles qui, de minute en minute, filaient entre mes doigts et je me suis sentie prise de vertige. Je me suis dit, Une de moins, et l'angoisse m'a tordu le ventre. Je me suis sentie vieille, dépassée par les événements et déjà fatiguée. J'ai pensé, J'ai quatorze ans et demi et je suis vieille, et d'année en année ce sera pire, et je ne serai jamais légère. Devant la fenêtre de ma chambre, le jardin rendait son bruit d'été, sans grillon ni cigale, indicible et pourtant tellement évident. Le rond grillé de la piscine gonflable dans laquelle je n'allais plus depuis deux ans couchait son champ inerte d'herbes jaunes. J'ai arrêté de bouger pour mieux écouter l'immobilité de l'air, son odeur de boucherie, ses vagues fumantes. Le lendemain serait le jour du départ en vacances pour l'île de Ré et je n'avais pas encore fait mon sac. Il me restait tout à trier car je n'aimais plus rien. Il allait se passer quelque chose, je le sentais. Ou plutôt: il le fallait. Toutes ces nuits à attendre... Il fallait bien que cela prenne fin un jour. Parce que le collège, la maison, les devoirs et les repas du soir, tout cela réuni, même si c'était indispensable, ce n'était pas la vie. À cet instant j'ai décidé que ce serait le premier été et qu'il ne pouvait en être autrement. Le premier été de quoi? Je ne savais pas encore, mais j'avais cet étrange

pressentiment qui coulait dans mes veines, sous ma peau atrocement blanche et fine. Je me suis relevée pour vérifier encore une fois mon tour de taille. Oui, c'était bien ça. Les graduations ne pouvaient pas mentir. J'ai expiré fort en rejetant l'air de mes poumons violemment et creusé mon ventre pour essayer une dernière fois de faire mentir le mètre à ruban. Peut-être que comme ça... Deux ou trois centimètres de gagnés... J'ai relu une dernière fois, soixante-trois centimètres. Décidément non, il n'y avait rien à faire. J'ai refait rapidement le calcul de tête, toujours cinq de trop, et constaté d'un air navré qu'il ne servait à rien d'aller contre, une de mes vies possibles venait encore bel et bien de s'envoler. J'ai remis mon jean en passant la main sur la peau soyeuse de mon ventre, ferme et fraîche, pas encore bronzée. J'ai claqué la porte de ma chambre et monté les escaliers en courant, pieds nus sur le carrelage glacé.

Le réveil sonnerait à 7 heures. Après un petit déjeuner rapide, ils rangeraient les valises et les sacs innombrables dans le coffre d'année en année plus petit. Ils vérifieraient dix fois que le gaz était éteint, le robinet de la chasse d'eau serré à fond, les volets fermés, les plantes arrosées, le lave-vaisselle vidé et l'évier débarrassé, pour ne pas avoir à le faire au retour, deux semaines plus tard.

Il y aurait cet éternel faux départ quand la mère supplierait du regard le père et eux les enfants de rouvrir le portail et de l'attendre pour se rendre aux toilettes une dernière fois.

Ils partiraient enfin, à dix heures et demie passées, en laissant derrière eux la maison vide et abandonnée, presque jolie sous ses airs borgnes, ombrée du lourd rosier grimpant. Cette fois ils ne feraient pas demi-tour pour aller chercher en catastrophe le plan qui les mènerait à la location, parce que le père au volant aurait vérifié l'avoir pris avant de claquer la portière.

Au premier péage, sur l'A10, en direction de Chartres Nantes Orléans et Bordeaux, elle se dirait, Ça y est. Le début des vacances. Le début du temps infini.

Elle n'aurait pas pris grand-chose. Seulement un gros sac et puis son sac à dos de cours remplis de vêtements dont elle savait par avance qu'elle ne les mettrait pas. Elle se serait assise dessus pour faire glisser les fermetures Éclair. Il n'y aurait pourtant rien dedans

qu'elle aime porter, juste des vêtements qu'elle n'aurait pas choisis ou aurait achetés dans des magasins avec sa mère sans jamais oser lui dire ce qu'elle voulait vraiment. Soit parce que c'était trop cher, soit parce que ça ne faisait plus assez gamine. Elle avait peur que sa mère se rende compte qu'elle y pensait tout le temps.

Une fois passé Fontainebleau, on saurait que c'est parti.

La mère serait dans moins de cinq minutes concentrée sur son sommeil, un masque d'avion sur le visage. Ils n'avaient jamais pris l'avion, à part les parents pour aller en Grèce lorsqu'ils étaient plus jeunes, ce qu'elle n'arrive pas à imaginer. Le petit frère, lui, serait déjà endormi, bouche ouverte, ses boucles denses lui tombant dans les yeux.

Pendant toute la durée du trajet elle ne dormirait pas. Elle regarderait les autres voitures, les garçons à l'intérieur. Parfois leurs regards se croiseraient. Certains, elle voudrait les embrasser, passer sa main dans leurs cheveux, s'étendre avec eux.

Au deuxième péage, elle songera au pont immense qu'ils traverseront le soir, au trou qui s'ouvrira au fond de son ventre avec la sensation de hauteur qui la prendra de court. Elle regardera à droite, vers le nord, par la fenêtre de son côté, et verra la mer grise et plate s'étendre loin. Jusqu'à perte de vue. Elle se demandera si le pont de l'île de Ré est aussi grand et aussi haut que le pont de Normandie. Elle pensera à Antoine.

C'est l'année dernière qu'Antoine s'est jeté du pont de Normandie. Elle ne le connaissait pas. Ils ont eu beau se retrouver dans les mêmes classes, les mêmes cours de solfège, elle ne le connaissait pas. Il était toujours assis au dernier rang avec les autres, en bande. Il parlait fort. Il lui faisait peur. Elle n'a jamais su qui il était. Au fond, elle regrette quelque chose sans savoir exactement quoi. Au fond... Aujourd'hui de toute façon c'est trop tard, il n'est plus là.

LA LÉGÈRETÉ

Elle essaie d'imaginer ce que cela ferait de s'arrêter en plein milieu du pont, de se pencher et de se regarder tomber. L'impression de vertige. Le bonheur d'Antoine, peut-être, à ce moment-là.

L'infirmière a soupiré. Elle m'a regardée de haut en bas, en me jaugeant, et demandé si je mangeais assez. Oui, ai-je répondu. La balance affichait pourtant un poids suffisamment inférieur à la moyenne pour qu'elle s'en préoccupe. Quand s'arrête la croissance chez les filles ? ai-je vivement ajouté. Ce n'était pas ce qu'elle voulait entendre. Mais, moi, c'était ce qui me préoccupait. Je voulais savoir jusqu'à quel âge j'avais encore une chance d'avoir de la poitrine. « Des seins pour mon amant/ jusqu'à quel âge/ une chance ? » était confusément la seule question que j'avais envie de poser.

Elle a croisé les bras et fait tomber sa gomme.

J'ai laissé résonner le petit bruit mat. Les règles, au fond, ça ne me dérangeait pas. De ne jamais en avoir. Ça ne se voyait pas, ça ne servait à rien, ça faisait juste mal au ventre et ça sentait mauvais, apparemment, depuis trois ans que les filles de la classe en parlaient. Si ça devait ne jamais m'arriver, je n'en mourrais pas. Mais les seins. Si un jour je voulais faire l'amour, ou plutôt me faire prendre, pour me faire prendre, au moins, il me fallait des seins. Ou personne ne voudrait jamais de moi. Pas mon amant par terre. Alors, la question du poids. Je n'avais pas envie de lui raconter que j'avais déjà tout essayé, ni de lui expliquer ce qu'elle était censée savoir sur l'hérédité. Ma mère a toujours ressemblé à un chat mouillé, je n'ai pas grande chance de ressembler à autre chose qu'à un chat mouillé. Ma mère

n'a jamais expérimenté de régime de sa vie ; moi si, mais à l'envers, je peux d'ailleurs soutenir à quiconque que manger des frites du chocolat des féculents des chips du fromage et des sauces ne fait pas grossir. En tout cas pas moi. J'ai beau engloutir en permanence tout ce qui est gras et riche et sucré, me resservir de chaque plat, rien n'y fait, j'ai des jambes de sauterelle et un tronc plat, je ne grossis pas. Alors les gens qui pensent que ceux qui sont gros se laissent nécessairement aller et inversement sont des imbéciles, parce que, sinon, je n'en serais pas là.

Mademoiselle, à quoi pensez-vous ? a-t-elle de nouveau tenté.

Il m'a suffi d'un coup d'œil ultime sur ses cheveux gras et mous pour comprendre que nous n'aurions définitivement rien à nous dire. Faisait-elle encore des choses avec les hommes ? Était-elle encore vierge à son âge ? Est-on obligé d'avalier quand on pratique la fellation ? Avait-elle jamais aimé le sexe ? Peut-être que si elle en avait donné l'impression, j'aurais pu lui parler. Peut-être qu'elle aurait compris. Peut-être.

Je suis sortie sans un mot et j'ai claqué la porte.

À un moment, le père s'arrête pour prendre de l'essence. Ils descendent de voiture tous les deux. La mère et le petit frère dorment encore. Il faut faire des gestes silencieux, remettre les chaussures en douceur, claquer la portière le plus lentement possible, replacer ses mèches très délicatement sans faire tournoyer ses cheveux, longs, et désormais lâches, enfin, comme les lunettes remplacées par des lentilles, enfin, comme tant de filles si longtemps enviées, populaires et admirées de loin, brillant d'un halo surnaturel dans la cour du collège ou au lycée pendant la visite d'inscription, sur le parvis, à côté du parking à vélos, cernées de nuées clope au bec.

La visite. Avec sa mère elle est allée s'inscrire il y a quelques mois. Devant le lycée, pour y entrer, en sortir, il avait fallu passer devant un banc occupé de garçons. Postés sur le dossier et en train de fumer, le geste large la dragée haute, tout à leurs poses de petits animaux sauvages de la savane urbaine, ils regardaient les filles accompagnées de leur mère ou de leur père pour les noter. Ils voulaient savoir ce qu'il y aurait de frais à la prochaine rentrée de septembre après le temps à tuer de l'été où ils n'allaient pas partir. Coincés ici, à s'emmerder. Le niveau des petites, des nouvelles gazelles, des pouliches aux fines jambes, lesquelles on essaierait de choper et dans quel ordre, le trop cher pour tous et puis le par défaut, et sa mère avait trouvé cette pratique détestable. Elle n'en

Merci à Christophe pour son soutien sans faille, son amour, sa présence, même lorsqu'il n'y avait ni livre ni travail et que je portais les mêmes vêtements tous les jours.

À la mémoire d'Antoine Abadi.

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par CPI Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : février 2014. N° 297 (00000)
Imprimé en France